

# TERRY STORIES

10 minutes, une histoire, un frisson.

S01\_E01 : PROMOTION

Laurent Terry

# TERRY STORIES

10 minutes, une histoire, un frisson.

S01\_E01 : PROMOTION

—

Laurent Terry  
[www.laurentterry.com](http://www.laurentterry.com)

*Tous droits réservés*

A cet instant, je n'ai pas idée de la funeste tournure que vont prendre les évènements. A vrai dire, je pense même avoir atteint une sorte d'apothéose.

J'observe les traits du Directeur des ressources humaines qui s'animent à mesure qu'il loue mes exploits. Je suis chez GTK depuis moins d'un an et j'ai fait croître la rentabilité de la société de plus de deux cents pour cent. Morceau de bravoure s'il en est. Le patron m'avait embauché pour prendre en charge la toute nouvelle direction du développement et le fruit de mes efforts a dépassé ses espérances (et les miennes, en fait).

A présent, je suis confortablement installé dans le bureau du DRH, Étienne Durpot, alias le Samouraï, car il découpe les têtes aussi efficacement que ses ancêtres nippons.

— Julien, je dois vous dire que le COMEX a été bluffé par ce que vous êtes parvenu à réaliser en si peu de temps... Un vrai feu d'artifice.

Je regarde cet homme, cinquantenaire légèrement couperosé, qui a pour habitude de dévisager ses interlocuteurs afin de les mettre mal à l'aise pour mieux les contrôler. Il déploie des trésors de courtoisie à mon égard. Je ne peux qu'imaginer l'effort surhumain qu'il produit à cet instant. Pour un peu, cet enfoiré se mettrait à genoux, c'est dire à quel point ils me veulent.

Je hoche la tête poliment, je souris obligeamment. J'attends mon heure, et elle vient.

« Directeur des ventes Europe ». Le titre est ronflant et la paie affiche six chiffres.

*Bon Dieu, je l'ai fait !*

C'est la première pensée qui me traverse l'esprit lorsqu'il prononce ces mots. J'ai trente-huit ans et l'impression d'y être enfin arrivé.

Quelques mois plus tôt, j'avais lu un bouquin de développement personnel. L'auteur conjurait ses lecteurs de donner *la priorité aux priorités* et autres joyusetés du genre. Un sacré paquet d'inepties. Pourtant, si sur le

coup, une anecdote ne m'avait pas frappée, il faut croire qu'elle avait marqué mon inconscient, car elle va me revenir comme un violent retour de bâton. La voici.

Quelle est la différence entre un manager et un leader ?

Prenons un manager, un bon. Imaginez qu'il se trouve dans la jungle, ses troupes à sa suite. Ça coupe, ça débroussaille, ça sue, ça en chie. Tout le groupe avance en cadence sous les ordres du chef. Ça, c'est un sacré manager.

Le leader, par contraste, c'est celui qui lève le bras pour stopper la troupe, grimpe en haut d'un cocotier et crie : mauvaise jungle, les gars !

A n'en pas douter, je suis un très bon manager de ma vie.

\*

Qu'avais-je omis en déroulant mon plan de bataille ? Pourquoi n'avais-je pas vu que j'étais dans la mauvaise jungle ?

Aucune idée ou plutôt si, j'étais tellement à l'affût de la moindre opportunité que je n'ai pas senti le danger. A présent, c'est différent.

Il se trouve devant moi, pas loin, à peine cinq mètres. J'ai un peu de mal à discerner les traits de son visage, car les barres de néons qui illuminent l'endroit sont maculées de crasse, mais c'est bien lui. Aucun doute là-dessus.

Etienne de Gasquet.

Un *sang bleu* par-dessus le marché. Il y a encore quelques jours, cet homme était le patron des ventes en charge de toute l'Europe. Oui, vous avez saisi, c'est mon prédécesseur, mais il avait du plomb dans l'aile depuis un moment. Avec ses résultats, il semblait avoir la pêche d'un paresseux sur son arbre. Pourtant, ce type avait été quelqu'un, un *vrai tueur*, d'après le cadre commercial défraîchi que j'ai viré le lendemain de mon accession au trône.

Ça me ferait presque marrer.

Aujourd'hui, ça fait sept jours tout pile que j'ai appris ma nomination par la bouche du DRH et deux que je passe dans ce trou à rats.

Je regarde mon ravisseur.

Il se tient à côté d'une console de métal. On dirait une desserte de chirurgien et sur le dessus, je peux voir les instruments, tranchants pour la plupart.

\*

Cela s'est donc produit il y a quarante-huit heures, dans le parking de GTK. J'avais pourtant repéré la silhouette grassouillette du bonhomme, mais ça ne m'avait pas inquiété. Ce type était un raté tout juste bon à ramener les cafés, et je ne doutais pas qu'un petit mois suffise pour qu'il finisse dans le bureau du Samouraï à mendier son indemnité de licenciement.

J'étais près de ma toute nouvelle voiture de fonction, une Audi Q7 flambant neuve. J'ai vu passer Gasquet, j'ai bien failli lui adresser un petit salut de la main, mais je ne l'ai pas fait. Pas la peine de lui donner de faux espoirs.

Si je n'avais pas été aussi préoccupé par mon succès météoritique, peut-être aurais-je vu que le directeur déchu avait contourné la file de voitures, qu'il avait remonté l'allée en faisant bien attention de ne produire aucun bruit, et qu'il était réapparu derrière le pare-chocs de ma splendide berline allemande.

Je n'ai rien vu, je ne me souviens de rien, sauf de la douleur dans ma nuque et du noir, complet.

\*

Je me suis réveillé quelques heures plus tard, du moins c'est ce que je suppose. C'était il y a deux jours et je suis toujours là, ficelé sur cette chaise de métal avec la peur au ventre, la peur que l'aventure touche bientôt à sa fin.

Lorsque je suis sorti de ma léthargie, je me trouvais ici, dans ce hangar aux murs noirâtres. Gasquet était planté devant moi, à moins de vingt centimètres de mon visage. Le salaud. Il m'observait comme un gamin qui regarde une mouche dont il aurait arraché les ailes. Je crois qu'il essayait de m'analyser. Peut-être qu'il tentait de comprendre comment j'étais parvenu à lui piquer son foutu job.

Son front est lacéré de rides, ses yeux pochés sont soulignés de cernes violacés, il affiche un air concentré. On dirait qu'il va entrer en lévitation. En fait, il a un regard d'illuminé. Ce mec a lâché la rampe depuis longtemps. Pas besoin d'être séquestré quarante-huit heures à ses côtés pour s'en rendre compte.

— Alors, mon petit Julien. Vous avez réfléchi ?

J'ai un mal de tête carabiné, mais je me fais violence pour paraître le plus amène possible.

— Je suis désolé, mais je ne vois vraiment pas ce que je peux faire.

— Vous ne voyez pas ? Attendez, laissez-moi vous aider.

Il saisit un scalpel et se rue vers moi, les yeux fous, comme possédé. Il plaque la lame sur ma joue et bientôt, mon sang se met à couler.

— Si vous n'êtes pas un peu plus créatif, je vais devoir l'être pour vous et malheureusement, mon génie est exclusivement concentré dans ma capacité à faire mal. C'est ce qui m'a toujours sauvé.

Gasquet s'éloigne et poursuit son monologue, comme si nous étions de vieux copains en train de papoter devant une bière glacée.

— Vous saviez que j'avais survécu à six directeurs généraux ? La seule manière de réussir cet exploit, c'est d'offrir des pions à l'adversaire. Je suis un spécialiste des échecs grandeur nature. Ma botte secrète, c'est le sacrifice de pièce maîtresse et j'ai bien peur que vous soyez la prochaine. Reste à savoir si cela se fera avec ou sans souffrances.

Je n'ai aucune idée des raisons de sa demande, mais ce dingue veut que je le flingue avant de moi-même passer à la casserole. Le mec est fondu, vraiment. Il rêve de se faire dessouder, puis que je crève dans la foulée. Cela fait des heures que je tourne et retourne le problème dans tous les sens, je n'arrive à comprendre ce qu'il cherche à faire.

Devant moi, se trouve une structure tubulaire complexe dans laquelle sont enchevêtrés deux fusils d'assaut. Gasquet a glissé un anneau à mon doigt et je

n'aurais qu'à tirer dessus pour presser la détente, ou plutôt la double détente car la mécanique que j'ai sous les yeux depuis des heures est conçue pour que les armes tuent deux personnes en même temps, Gasquet et moi.

C'est ce qu'il veut. Il me l'a répété inlassablement, et à chaque refus de ma part, j'ai eu droit à mon châtiment.

Ma main gauche — pas celle qui peut actionner la gâchette, l'autre — est à présent amputée de deux doigts. Le sang a cessé de couler, mais j'ai la sensation qu'un ours m'a bouffé la main. La douleur est insupportable et j'ai bien dû tomber dans les vapes une dizaine de fois.

Qu'un mec soit suicidaire, je veux bien le comprendre, qu'il veuille me punir d'avoir été le bras armé de sa destinée, pourquoi pas, mais il suffisait qu'il m'achève dans le parking, et qu'il se jette d'un pont. L'affaire aurait été réglée, mais non, il a fallu qu'il ponde ce scénario tordu.

Il est toujours là, assis à côté de la desserte métallique. Il tient dans la main un paquet de feuilles de papier bleu qu'il consulte avec fébrilité. Je me demande bien ce qu'il fabrique. Il séquestre un type, et passe des heures à lire ce document façon bréviaire. Je ne sais pas ce qu'il y a d'écrit là-dessus, peut-être bien l'endroit où sont rassemblés les disparus du triangle des Bermudes, qui sait ? En tout cas, ça le passionne.

Je regarde le plafond, je le laisse à sa tâche.

Alors que je contemple la peinture craquelée, que je suis du regard les tuyaux qui courent au-dessus de moi, je me prends à penser à mes parents. Peut-être que je commence à douter de m'en sortir vivant.

Je suis originaire de Belfort, et mon père a usé ses mains sur les chaînes de montage de l'usine d'Alstom toute sa chienne de vie. Ma mère ne bossait pas, elle s'occupait de ses trois fils, ce qui n'était pas une mince affaire. Je me souviens encore de la honte que j'éprouvais lorsque mon vieux passait me chercher à la sortie de l'université avec sa caisse miteuse et ses mains qui sentait l'huile de moteur. Cent fois, je lui ai dit que je pouvais me débrouiller,

mais il ne comprenait pas le message. Il n'a jamais été très psychologue.

Ça fait huit ans que je ne les ai pas revus. La dernière fois que j'ai mis les pieds dans le salon familial, ça a bien failli finir en pugilat. Mon père défendait les grévistes qui venaient de bloquer la capitale pour la énième fois, et moi je lui ai rétorqué que ces pèquenots n'avaient que ce qu'ils méritaient, qu'ils auraient mieux fait de se casser le cul un peu plus tôt pour éviter de se retrouver avec des jobs sous-payés. Sur le coup, je ne me suis même pas rendu compte que je l'insultais, que je niais toute sa vie d'une petite remarque bien sentie. La réussite, ce truc après lequel j'ai couru toute ma vie d'adulte, est pour mon père un concept étranger. Il a toujours prétendu qu'on n'emporte pas son fric dans la tombe, que l'amour des siens est la seule richesse qui vaille. Aujourd'hui, j'avoue que son point de vue m'interroge.

Un bruit métallique me tire de mes réflexions. Gasquet s'est levé, il rejoint la porte, l'ouvre. Un rayon de soleil fait une brève apparition, puis plus rien.

Je suis seul.

Tout à coup, l'adrénaline monte. C'est la première fois depuis deux jours que je me retrouve conscient, et sans la surveillance de ce malade. Chaque fois qu'il quittait la pièce, il prenait bien soin de m'injecter un puissant sédatif qui me plongeait dans les bras de Morphée jusqu'à sa prochaine visite.

C'est ma chance.

Je n'ai plus beaucoup d'énergie. Ces heures attachées m'ont laissé groggy, mais j'oublie mes muscles ankylosés. La chaise sur laquelle je suis harnaché est faite d'un alliage de métal. Il suffirait que je parvienne à imprimer suffisamment de force à l'ensemble et je devrais pouvoir la faire plier.

Je me tords en tous sens, de toutes mes forces tel un serpent qui se défait de son ancienne peau. Les liens me scient les reins, mais je ne faiblis pas. Il peut revenir d'une seconde à l'autre. Alors, je sens enfin le métal ployer.

*Putain, j'y suis presque.*

Si je parviens à déformer suffisamment la structure tubulaire, je serai hors



de la trajectoire de ce flingue et alors, je pourrai...

La porte produit un claquement sec.

Je me fige.

Gasquet me regarde avec ses yeux vitreux. Je suis en sueur, j'ai une trouille bleue. Je crois percevoir un sourire. La colère monte en moi comme une vague irréprensible. J'observe le fusil d'assaut dont la gueule est toujours tournée vers moi. Mais j'ai l'impression que... Oui, c'est bien ça. Le canon qui visait mon cœur il y a à peine cinq minutes est à présent dirigé vers le creux de mon épaule.

Je ne réfléchis pas. Je me mets à ruer comme une bête qu'on va égorger.

— Qu'est-ce que tu fais, sale petit enfoiré, crie Gasquet, soudain affolé.

Je me mets à hurler et lance mes dernières forces dans la bataille. Je sens la chaise se tordre sous mes coups de boutsoirs. Elle va céder, mais Gasquet a compris, il se jette en avant. Je donne un dernier coup de reins et tire de toutes mes forces sur l'anneau. Le bruit est assourdissant, un mugissement de mort qui s'échappe des armes en une parfaite synchronisation.

La douleur me déchire les chairs alors que la chaise finit par craquer pour de bon et que je chute.

Le silence s'impose. Je suis au sol, toujours ficelé et le bras en compote. Je tends l'oreille. Rien. A présent que je suis à terre, un ultime effort me permet de faire glisser mes liens par la brèche qui s'est formée lorsque la chaise a finalement cédé. En quelques ondulations, je parviens à me libérer.

Je me relève. Le sang coule de la plaie. Je presse ma paume sur mon épaule pour limiter les dégâts, puis je lève le nez. Il est là, il gît devant moi. La balle de cette arme de guerre lui a déchiré les entrailles, et il se vide comme un cerf à la curée. Son sang fait briller le béton. Je n'ai plus rien à craindre.

Je marche avec peine vers la porte par laquelle je l'ai vu sortir tout à l'heure. Si je n'étais pas en miettes, je crois que je balancerais un bon coup de lattes à son cadavre, mais je ne suis plus en état.

Encore quelques mètres. Enfin, j'atteins l'issue.

Je saisis la poignée. J'entrouvre la porte. Un soleil puissant pénètre dans la pièce. Il frappe mes rétines, m'aveugle. Je vois un terrain vague devant moi. J'ai le temps de me demander où je suis, et comment je vais faire pour retrouver la civilisation lorsqu'un bruit me fait sursauter.

Un déclic, et une soudaine résistance de la poignée, comme si le panneau de métal était retenu par une force quelconque. Je n'ai pas le temps d'analyser la situation, de réaliser que cette porte est reliée à un détonateur lui-même monté sur une quantité de plastique suffisante pour raser le bâtiment tout entier. Ma tête a explosé avant que je comprenne que Gasquet m'a piégé, qu'il a obtenu ce qu'il voulait finalement.

\*

Le corps du tout nouveau directeur des ventes Europe de GTK a été expulsé hors du bâtiment dans lequel son prédécesseur l'avait enfermé. Des milliers de morceaux de bois et de métal ont jailli alentour. Des flammèches volent un peu partout et, parmi elles, un morceau de papier bleuté, à demi-calciné. C'est un document officiel, un contrat à en-tête de la *Foster Insurance Company*.

On peut encore y lire :

*(...) Le présent contrat d'assurance vie, établi au nom de Philippe de Gasquet, pour un montant de 2 millions d'euros, est exclusif des cas de suicide de l'assuré. Les autres causes de décès par mort violente (agression entraînant la mort, homicide avéré) sont cependant pleinement couvertes par le présent contrat et entraîneraient le versement de la totalité de l'indemnité aux bénéficiaires désignés (...).*